

NICOLE AVRIL

Dans les jardins
de mon père

Flammarion

Extrait de la publication

NICOLE AVRIL



Nicole Avril a publié dix livres dont Les Gens de Misar, Monsieur de Lyon, La Disgrâce, et Sur la peau du diable.

Dans les jardins de mon père

La plage de Nieul-sur-Mer, près de La Rochelle. Une maison à Rambouillet. Un quartier pauvre de Lyon. Autour de ces lieux de mémoire, Nicole Avril se raconte pour la première fois. Elle découvre les parfums d'algues et d'iode, le goût du sel, et l'appel de l'horizon. Elle explore les jardins de son père, dignes des "jardins d'Allah", qui mélangent les fleurs, le maïs, les fruits juteux et tendres. La douleur surgit dès la cinquième année, quand la petite fille est soignée pour un "joubi" ("joue-bis") qui lui déforme le visage. Elle connaît l'hôpital, l'odeur de l'éther, le froid et la peur. La douleur se manifeste aussi plus tard, lors de l'adolescence, à Lyon, avec un premier amour.

Chaque vie est unique et, en même temps, ressemble à n'importe quelle vie. Le récit de Nicole Avril ne dit pas autre chose. Il évoque en quelques touches une France presque oubliée, celle de l'après-guerre, et, avec des mots justes, la figure d'un père régnant sur des jardins qui ne flétriront jamais.

Photo G. Popovic



9 782080 663122

FF 6312-89-VIII

85,00 FF

**DANS LES JARDINS
DE MON PÈRE**

DU MÊME AUTEUR

- LES GENS DE MISAR, roman (Albin Michel, 1972).
L'ÉTÉ DE LA SAINT-VALENTIN, roman (Jean-Jacques Pauvert, 1972).
LES REMPARTS D'ADRIEN, roman (Albin Michel, 1975).
LE JARDIN DES ABSENTS, roman (Albin Michel, 1977).
MONSIEUR DE LYON, roman (Albin Michel, 1979).
LA DISGRÂCE, roman (Albin Michel, 1981).
TAISEZ-VOUS, ELKABBACH, document. En collaboration avec Jean-Pierre Elkabbach (Flammarion, 1982).
JEANNE, roman (Flammarion, 1984).
LA PREMIÈRE ALLIANCE, roman (Flammarion, 1986).
SUR LA PEAU DU DIABLE, roman (Flammarion, 1988).

NICOLE AVRIL

**DANS LES JARDINS
DE MON PÈRE**

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1989

ISBN 9782081302181

Imprimé en France

« On ne fait jamais que son propre portrait. »

PABLO PICASSO

I

A mon père.

J'ai cinq ans. Des inconnus m'emportent au long d'un couloir. La lumière est implacable. Les roues du chariot n'en finiront jamais de grincer dans ma mémoire.

On me conduit vers un lieu d'où je ne suis pas sûre de revenir. Sur le moment je ne me pose même pas la question. Il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre. Une seule chose a de l'importance dans ce couloir sans fin : je n'ai pas pu dire au revoir à maman. Pourquoi n'était-elle pas là quand ils sont venus me chercher ? Il me semble que son absence me fait courir un danger. J'ai froid. J'ai très froid.

Quelques minutes plus tôt, ils ont pénétré dans la chambre. J'étais allongée sur mon lit, celui de maman se trouvait vide. Sans doute était-elle sortie pour faire sa toilette. En l'attendant, je tournais les pages de *Blanche-Neige* mais je prenais soin d'éviter la grimace de la sorcière qui me glaçait d'horreur. La porte s'est

ouverte. J'ai cru que maman m'était rendue. Leurs voix m'ont aussitôt détrompée. Elles disaient des mots que je ne comprenais pas. Ils se sont approchés de moi. Ils devaient être trois ou quatre, entièrement vêtus de blanc. L'un d'eux m'a soulevée et, me faisant glisser sur le chariot, il s'est mis à me pousser. Il a cru malin de préciser que nous allions faire une promenade. Il mentait. On ne part pas pour la promenade sur un chariot à hautes pattes, nue sous un drap qui ne protège pas du froid. J'aurais voulu les supplier d'attendre, appeler maman, courir à sa recherche. Je suis une petite fille silencieuse. Je n'ai rien dit et ils n'ont pas compris.

Maman aura mal si elle s'aperçoit de ma disparition. Ne suis-je pas la cause de tous ses tourments? Autrefois elle était fière de moi. Elle me faisait entrer dans sa chambre et m'asseyait sur un tabouret devant la glace de l'armoire. Debout derrière moi, elle me coiffait pendant des heures. Je trouvais le temps long, mais j'aimais la brosse dans mes cheveux et les exclamations qu'elle poussait tantôt en se penchant pour me regarder de plus près, tantôt en prenant du recul, le bras en l'air, arrêté dans le mouvement. Je me laissais faire sans comprendre le plaisir qu'elle retirait de ces opérations compliquées. Que mes cheveux fussent emmêlés ou sages, relevés au sommet de la tête ou répandus sur mes épaules, je ne voyais pas la différence. J'étais moi. De même maman restait

maman quelle que fût sa robe. Dans son ardeur à me coiffer, il y avait une sorte d'insatisfaction permanente. Sa réussite ne lui paraissait que provisoire et elle défaisait aussitôt son ouvrage dans l'espoir d'un résultat meilleur.

Quand je l'accompagnais dans les boutiques de la rue Principale à Rambouillet et que les commerçantes, parfois les clientes, m'adressaient des compliments, je la voyais enfin heureuse. Moi aussi j'étais ravie, non de ce que l'on disait — mignonne, jolie, adorable ou belle ne signifiaient rien pour moi —, mais du sourire que ces mots-là mettaient sur ses lèvres. Nous rentrions à la maison en chantonnant malgré nos paquets. La main dans la main, le corps léger. Je sentais que j'étais pour quelque chose dans son euphorie.

Tout cela est loin. Maintenant elle soupire quand ses yeux se posent sur moi. Son regard m'a appris que j'avais changé. En quelques mois, la fillette qui attirait les compliments est devenue une personne devant qui on se tait. D'abord il y a eu toutes sortes d'interrogations. N'avais-je pas une petite mine ? Ma santé était-elle vraiment bonne ? Et ce visage ? Ne le disait-on pas un peu bizarre ces derniers temps ? Déjà on s'inquiétait pour mes dents. Cette grosseur au maxillaire gauche, à peine visible, puis de plus en plus distincte pour tout le monde sauf pour moi, quelle curieuse origine avait-elle ?

Le dentiste a bientôt avoué son impuissance.

Les médecins ont à leur tour tripoté ma joue sans trouver de réponse à l'attente de mes parents. Ensuite le silence s'est fait autour de moi. Plus de compliments ni d'interrogations. Les gens me regardent sans rien dire. Je ne prêterais guère attention à cela s'il n'y avait le regard triste de maman.

Quand elle me fait asseoir à présent devant l'armoire à glace de sa chambre, c'est pour tenter de masquer par les artifices de la coiffure la dissymétrie de mon visage. Les résultats ne lui paraissent pas convaincants. Un soir, je ne sais plus quand, la phrase seule m'est restée en mémoire et j'ai oublié le moment où elle fut prononcée ; maman a dit : « Si tu es défigurée, nous irons vivre à Nieul. » Il fallait que l'affaire fût devenue grave pour qu'elle envisageât de se retirer dans ce village aux confins des terres, alors qu'elle n'aime que les avenues des grandes cités. Bien sûr, Nieul n'est pas loin de La Rochelle, mais c'est tout de même la campagne malgré la proximité de la ville et celle de l'Océan. Moi, je n'ai jamais dit Nieul, j'ai toujours préféré laisser à ce lieu sa complète identité : Nieul-sur-Mer.

La famille de mon père vit à Nieul-sur-Mer. De fréquents séjours dans ce village aux maisons blanches et aux volets verts m'ont conduite à l'adorer. Je crois bien avoir bu l'eau des huîtres avec mes premiers biberons. J'aime le goût du sel. L'Atlantique fait partie de notre clan fami-

lial. Ça ne me dérangerait pas d'aller vivre là-bas, près de mes cousins et de mes cousines, dans l'odeur des vases et des vaches, mais maman serait contrainte au plus grand des sacrifices. Résolue à me soustraire aux regards indiscrets, elle paierait trop cher l'amour qu'elle me porte.

Mon père a refusé de céder au désespoir. Contre le mal, on se bat, a-t-il dit, et il a même ajouté que nous n'avions pas épuisé les ressources de la science. L'heure n'est pas venue de se retirer à Nieul-sur-Mer. Nous devons continuer à vivre à Rambouillet, mais nous irons de plus en plus souvent à Paris pour me faire soigner.

Ainsi a commencé la ronde des cabinets médicaux : XVI^e arrondissement, Neuilly, parc Monceau. Toutes les salles d'attente se ressemblent. Des pièces encombrées, une luxuriance végétale, comme pétrifiée, des tapis épais, décolorés, des meubles et des lambris aux dorures contournées, des fauteuils bancals, des bibelots exotiques. Du reste, tout me paraît exotique, je n'ai jamais rien vu de pareil. On n'ose ni parler ni bouger. Maman chuchote à l'oreille de mon père :

- Comment doit-on l'appeler ?
- Qui ?
- Le médecin !

Mon père rejette la question d'un haussement d'épaules. Maman n'insiste pas, mais la fixité de

son regard montre qu'elle suit son idée, tandis que l'angoisse l'envahit peu à peu. Elle est assise tout au bord du canapé. Elle serre très fort l'une contre l'autre ses longues jambes. Son sac à main est posé en équilibre sur ses genoux. Le corps de mes parents s'étrécit au fur et à mesure de l'attente. Nous sommes des personnes déplacées dans un décor où tout semble appartenir à un ordre immuable : les marquises dans leurs cadres, les chinoiseries dans les vitrines. Les fenêtres sont dissimulées par de lourdes draperies qui font la nuit le jour.

Enfin l'homme de l'art, le magicien, nous entraîne dans sa caverne. Il examine longuement ma mâchoire, palpe ma joue, hoche la tête et laisse tomber, l'air négligent : « C'est un cas très, très intéressant ! » Je lis dans le regard de mes parents qu'ils ne partagent guère son enthousiasme.

Le même cérémonial se répète à chaque fois. En un an, il y a tant et tant de magiciens, tant et tant de salles d'attente, tant et tant de séances de palpation que j'en viens à haïr ces appartements-musées et leurs accumulations d'objets. J'étouffe dans les dorures. On parle sous les lambris un langage dont je ne saisis que les bribes. Un appareil compliqué de doubles ou de triples rideaux définit un espace ombreux, suspendu entre la vie et la mort, entre l'enfer et le paradis. Ce sont d'étranges limbes à l'angoisse étale.

a remonté sur moi le drap et, comme je n'ai pas ouvert les yeux, elles ont repris leur conversation. C'est un matin comme les autres et, dans quelques heures, je serai debout. J'ai dû bouger sur mon lit de fortune car l'infirmière qui parlait s'est interrompue au milieu d'une phrase, puis elle a dit : « Ça y est, la princesse est en train de se réveiller et elle est bien jolie. » J'ai pensé sous mes paupières closes que c'était sa manière de me souhaiter bonne chance.

Décidément, ce matin-là n'est pas comme les autres. Je vois, dans un de ces éclairs de lucidité qui émanent parfois d'un corps en léthargie, que toute ma vie ne sera qu'une continuelle oscillation du pire au meilleur, du meilleur au pire. La marée s'est à présent renversée et le vent qui a tourné me donne le goût des départs.

En ville, maman sortira bientôt de son hôtel pour venir à ma rencontre. Elle verra tout de suite à mon visage que tout s'est bien passé. Je ne suis pas malade. Je n'ai jamais été malade. Ne suffit-il pas d'inverser les syllabes du mot joubi pour en faire un bijou ?

*Achévé d'imprimer en juin 1989
sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*

— N° d'édit. 12119. — N° d'imp. 7965-730. —
Dépôt légal : août 1989.
Imprimé en France